

# DOUZE HIVERS

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

- ▣ **Noir Algorithme en Goëlo**, Académie des Lettres (collectif), Kinocé 1 Édition, 2022 (ÉPUISÉ)

### RÉCITS

- ▣ **Mémoires enfouies de Coco-Beach**, Edilivre, 2015
- ▣ **La certaine image des sables**, in *Premiers souvenirs de Bretagne* [en ligne], dir. Telenn – Ti ar Vro l'Ôté, Saint-Brieuc, 2021 : <https://fr.calameo.com/read/0053427790fd1d89e0f7f?page=1>

### NOUVELLES

- ▣ **Lokienn et Louyenne**, Edilivre, 2015
- ▣ **Champ Libre au Démon**, Edilivre, 2015
- ▣ **Loin où va la rose**, Edilivre, 2015
- ▣ **Les Guerriers de Bréhat**, Edilivre, 2016
- ▣ **Rébellion éclair**, in *Autour du Prix Louis Guilloux*, auto-édité par la Ville d'Erquy et la Bibliothèque d'Erquy « Le Blé en Herbe », 2022
- ▣ **Le sabot des pylônes**, in *Jeu d'ombre et de lumière entre gwenn et du* [en ligne], dir. Telenn – Ti ar Vro l'Ôté, Saint-Brieuc, 2023 : <https://www.calameo.com/read/005342779af60ad36b692>

### RECUEILS

- ▣ **Encore combien à attendre** (fragments et poèmes), Edilivre, 2016
- ▣ **Subt'iles** (poèmes et nouvelles), Académie des Lettres (collectif), Kinocé 1 Édition, 2023

### POÉSIE

- ▣ **Emphytéose**, suivi de *Solitude*, in *Sélection de Poètes Bretons [Tome II]*, suivi de *Attends-moi Bréhat*, in *La Nouvelle Pléiade des Poètes Français et Francophones, Livre II : Pollens et Gerbes de Poésies*, dir. Pierre Montfort, Pierre Raconte-moi, 2019
- ▣ **Trois espoirs**, in *Gustave Magazine n°103* [en ligne], dir. Stéphane Bataillon, 2020 : <https://www.gustavemagazine.com/>
- ▣ **Fougue**, in *Almanach de 366 auteurs francophones – 26 mars*, SéLa Prod, 2020
- ▣ **Rejet**, in *Relire le monde*, dir. Les Ateliers Persona, TheBookEdition, 2021
- ▣ **Qu'on lie à nos brèches**, in *Un poème est passé*, dir. Yvon Le Men et Thierry Renard, La rumeur libre éditions, 2021
- ▣ **Désir de dentelle**, in *Le Désir – Printemps des Poètes 2021*, dir. Cénacle du Douayeul, Editions du Douayeul, 2021
- ▣ **Jouvence**, in *L'Éphémère ou Les Jardins Éphémères et Secrets – Printemps des Poètes 2022*, dir. Cénacle du Douayeul, Editions du Douayeul, 2022
- ▣ **Station**, in *Regards sur les paysages*, auto-édité par le Syndicat mixte de Grand Site Cap d'Erquy – Cap Fréhel, 2022
- ▣ **Grange**, suivi de *Forteresse*, in *Textimage Musées 2022 Douai – Bailleul*, dir. Cénacle du Doayeul, Editions du Douayeul, 2022
- ▣ **Chimère**, in *1001 plumes – n°222*, SéLa Prod, 2022
- ▣ **Chapka**, in *Il fait un temps de poème : Volume 3 (2013-2023) – 80 poètes par temps d'urgence*, dir. Yvon Le Men, La rumeur libre éditions, 2023
- ▣ **Fairy Dina (chanson)**, in *Puissance DIX – Le Mag n°7 – Automne 2023*, dir. Thierry Renard, Espace Pandora, 2023
- ▣ **Denise**, suivi de *Ville de l'âge*, in *Textimage Musées 2023 Douai – Cambrai*, dir. Cénacle du Doayeul, Editions du Douayeul, 2023
- ▣ **Le cheveu de la peur**, in *Autour du Prix Louis Guilloux*, auto-édité par la Ville d'Erquy et la Bibliothèque d'Erquy « Le Blé en Herbe », 2023

Vincent Larnicol

# DOUZE HIVERS

*roman*

 **BOOKELIS**

Ce roman, écrit entre mars 2016 et novembre 2018, a fait l'objet d'une première publication en ligne sur la plateforme Wattpad en août 2021. Originellement inachevée et inaboutie, cette version papier est une édition revue, corrigée et augmentée.

<https://www.wattpad.com/story/277908911-douze-hivers>

Illustrations couverture :

© Émile Van Marcke, *Tour de Cesson, près de Saint-Brieuc*, gravure, d'après les photographies de L. Robert, vers 1840. Domaine public. Collection du Musée d'Art et d'Histoire – Ville de Saint-Brieuc. Avec l'autorisation de Nicolas Poulain, chargé des collections.

© Auteur inconnu, *Vincent Larnicol face à la mer, Plage de la Banche, Binic*, photographie, Sony Cybershot Super Steady Shot DSC-170, 2013. Tous droits réservés. Collection privée Vincent Larnicol.

Conception, mise en page, infographie, montage et effets spéciaux gabarit : Vincent Larnicol / PhotoFiltre 7, d'après un modèle Bookelis.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-0681-3

© Vincent Larnicol et Bookelis, décembre 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À ma mère*

*À ma famille, mes amis, mes proches*

*À Marko*

*À celles et ceux qui cherchent un meilleur horizon*

*Aux âmes errantes et aux disparus volontaires*

*À mes anges gardiens*



*PROSPERO. - Si tu murmures encore, je fendrai un chêne, je te chevillerai dans ses  
noueuses entrailles, et t'y laisserai hurler douze hivers.*

*ARIEL. - Pardon, maître ; je me conformerai à tes volontés, et je ferai de bonne grâce  
mon service d'esprit.*

*PROSPERO. - Tiens parole, et dans deux jours je t'affranchis.*

**William SHAKESPEARE**

***La Tempête***

1610-1611, publication en 1623

Traduction française de François Guizot

Didier, 1864

*Nous n'avons fait que fuir  
Nous cogner dans les angles  
Nous n'avons fait que fuir  
Et sur la longue route  
Des chiens resplendissants  
Deviennent nos alliés*

**Bertrand CANTAT**

***Nous n'avons fait que fuir***

2002 (avec Noir Désir)

Verticales, 2004





### **AVERTISSEMENT AU LECTEUR**

Bien qu'inspirée en partie de faits réels, divers, historiques, chronologiques, anachroniques et mythologiques, tous racontés, exploités de manière plus ou moins plausible, cette histoire relève entièrement de la pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existant ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

(Même les coquilles, toutes formes confondues...)



# PROLOGUE

*Quelle est l'épaisseur de notre vernis de civilisation ?  
Jusqu'où nos "valeurs éternelles" tiendraient-elles le coup ?  
Comment nous comporterions-nous les uns avec les autres en pareil cas ?...*

**Michael HANEKE**

à propos de son film ***Le Temps du Loup***

2003

© Les Films du Losange, Wega Film, Bavaria Film International, Arte France Cinéma, France 3 Cinéma.

Source : Allociné



# Ariel

Tout homme est une île déserte.

Nous semblons partis de rien et de tout. Même moi, Ariel, serviteur du grand Prospero, que Shakespeare a tant apprivoisé lors de l'écriture de *La Tempête*, je me pose encore plein de questions.

Ici, en Bretagne, là où je vole, il y a des terres magnifiques... sur le point de disparaître. Il y a juste la mer. Une Manche tantôt silencieuse, tantôt imprévisible, parfois colérique, parfois bleue comme l'azur du ciel, parfois grise aluminium, sitôt houleuse telle une éruption volcanique. Avec ses mystères, ses voiliers bravant les lignes d'orages et les écumes enragées fissurant les rochers et creusant les failles de notre existence.

Une existence finie.

Esprit fantôme, je constate qu'il est trop tard.

Que faudrait-il espérer de plus, à part nous enterrer vivants, pour revoir un air immaculé au-delà du cosmos ?

Mais quand reviendra la mer pour combler ce désert ?

Dans approximativement douze années, notre mère, la planète Terre, ne sera plus.

Tout l'univers doit se rendre à l'évidence. Même mon

maître – paix à son âme – devra résilier son contrat avec le reste de son personnel. Les Dieux prennent désormais le pouvoir sur les hommes pour prouver leur supériorité, affirmer leur sommet sur la pyramide hiérarchique. Pyramide d'Égypte et pyramide de Chine. Pour recréer un nouveau Big-bang afin de nous laver de nos fautes, de nos crimes, de nos abominations.

Le 21 décembre 2012, nous avons frôlé la catastrophe. Les Mayas nous guettaient depuis bien longtemps, mais c'était peine perdue.

À croire que les croyances et oracles sont faits pour nous manipuler, comme des pantins dans un théâtre rempli de bouseux. Que les politiques sont faites pour faire régner l'anarchie la plus totale. Que les sciences sont faites pour traverser les tréfonds de nos veines et arracher nos cœurs précaires.

Enfin, que le cristal qui nous préserve de la violence n'est autre que vulnérable et corrosif à en hurler à la pleine lune.

Que des individus frigides, dénués d'amour et d'humanité puissent se permettre de nous tuer et de nous manger lors de symposiums macabres, comme ça a été le cas dix ans plus tôt à Paris, bien sûr, et les enfants ne retiendront que de la haine dans leurs petits yeux de porcelaine.

De toute façon, toutes les limites et frontières s'effacent de jour en jour. Et puis, que des casseurs viennent faire la loi avec les poings et leurs chaînes étincelantes aux poignets, il y a de quoi terroriser une femme comme Miranda, la fille cachée de mon chef.

Garantie sans apothéose !

Ces derniers temps, les hivers sont d'une rudesse inouïe.

Les forêts blanchissent des troncs jusqu'aux lignes de sève, en passant par les feuilles et leurs fibres, transformant ainsi les

hautes herbes et les buissons en flocons d'étoiles. Les oisillons pas encore nés prennent froid et leurs plumages mordorent, comme passés au feu de bois. Leurs mères tombent dans les puits et les prisons de glace au fond des flaques de boue. Les écureuils perdent leurs dents en croquant les noisettes. Les loups hétéromorphes se lamentent de n'avoir personne à qui confier leur mal-être parmi la meute, le froid glacial ne les rendant guère loquaces, et les croissants de lune au petit-déjeuner nuptial n'y changent rien. Ils restent affamés à jamais. Les ours languissent dans leurs tanières à proximité des rivières, sans pouvoir boire une gourde de vodka. Ils n'espèrent plus entendre un seul chant provenant de ces courants, scintillants, figés en une huile sur toile. À quoi bon tendre la main ou la patte...

Il n'y a plus d'avenir, plus de destinée. À mes yeux transparents et translucides, je le constate et je le déplore.

Amèrement. À m'en laver les mains.

Les océans sont un excellent terrain de jeu. Une patinoire géante. Mais qui sait, les marins à bord de leurs bateaux à grande voile ne sont pas des champions sur la glace. Ils sombrent immédiatement dans les catacombes de l'âme humaine. Dégustés par les tentacules des pieuvres et les étriers méphitiques d'algues vertes, les mâchoires des requins-scies et des crocodiles sauvages. La glace des vastes étendues jette des éclats de lumière vers le firmament cotonneux et aveuglant. L'autre monde est figé. Un musée sous-marin sans fin ni loi. Les araignées de mer dansent avec leurs pinces désaccordées. Les orques ont la tête en dehors, la bouche grande ouverte. Les archéologues des pôles prennent leurs mesures et larguent les amarres aussitôt le premier blizzard annoncé. Les femmes qui se tuent à la tâche pour ne pas craquer ne peuvent s'empêcher de verser leurs larmes. Les hommes perdent leur courage et leur solidification face au froid éternel.

Adieu la danse des baleines. Adieu la mer. Elle ne

reviendra plus, la pauvre. Les hérons iront trouver ailleurs. Les carpes attendront le prochain siècle. Neptune et Poséidon prendront leur mal en patience.

Quant aux terres fermes, le sol s'effondre. Les champs de blé, de colza, de mimosas et de jonquilles se fissurent. Ce ne sont pas seulement les engrais du genre glyphosate visant à créer un certain déséquilibre de la biodiversité à l'échelle planétaire, ou à nous transformer en pourriture.

On ne va pas remettre en cause les bienfaits de l'agriculture qui chérit les mûres et framboises nichées sur les fusains grimpants dans les serres ! Ces fruits au goût parfumé de vitamines se gorgent dangereusement d'une surcharge de nitrates.

Les intoxications se profilent alors en pleine prairie. Comme les mancenilliers antillais qui brûlent les peaux blanches, d'énormes sillons rosâtres saignant à fleur de peau les artères. Quiconque oserait avaler le fruit même de cet arbre mortel se verrait périr enflammé à jamais au plaisir de Satan. Plus qu'une dermatite aggravée, une emprise incontrôlable de l'âme. Les tracteurs et pelleteuses qui retournent la terre avalent la verdure en un rien de temps, et construisent des silos détruits d'emblée par le vent. Au sous-sol, nous dirons bonjour aux iules et aux limaces qui jouent à cache-cache sous les feuilles mortes. Un jour, une créature des ténèbres surgira pour semer la terreur. Un dragon, une tarentule, un python gigantesque, une sirène, des korrigans, lutins maléfiques ! L'Ankou ! Cette tête de mort avec sa faucheuse ! Elle fauchera les têtes des épis de maïs, les corps maigres et cousus des tournesols ! Le festin de ce cher Satan vaudra alors un bal de mille feux. Des fleuves émeraude nuit noire sans pleine lune. L'hiver fige déjà les semences, des steppes peuplées de statues de glace. Une nappe blanche infinie de neige, où la table n'aura pas de couverts à disposition. Au fur et à



mesure des nombreux hivers qui traverseront les siècles, les tourbillons de nuages s'affaîsseront petit à petit sur le relief pour vider la voûte céleste de ses couleurs d'été. Et les mésanges n'auront aucun profit.

Sans doute j'exagère à force d'affabuler, magnificence sur magnificence. Pourtant, mon nez le sent, de près ou de loin. Comme pour un réséda.

Toutes ces remontrances n'ont aucun sens. Pourtant, un seul coupable en est capable.

On l'appelle Apophis.

L'astéroïde de la mort.

Selon d'anciennes sources venant du révolutionnaire Internet, il fait trois-cent-quatre-vingt-dix mètres de long et environ trois-cent-vingt-cinq de diamètre. Il dégage une quantité extraordinaire de poussière et de résidus de fer. La Terre considère ces débris comme les nouveaux soleils qui enjambent les vingt-quatre heures journalières, ou les nouvelles étoiles filantes de l'Antarctique ou les aurores boréales qui colorisent la nuit en Arctique.

Le vendredi 13 avril 2029, Apophis frôlera de près la Terre, et caressera amèrement la Lune. Certains sols se déchireront, les ciels deviendront électriques, quelques arbres seront à genoux et les ailes des hérons se changeront en vapeur d'azote. Les hommes seront soumis aux tremblements et aux grondements colériques des Dieux.

Apophis étant le Dieu égyptien à tête de serpent, on dit qu'il est le maître du chaos. Et que ce chaos est en réalité une âme humaine, démoniaque et sans répit.

Mon maître Prospero ne m'aurait pas dit le contraire et aurait écarté toute forme de supposition.

Dans un an, jour pour jour, le dimanche 13 avril 2036, aura

lieu le Jugement Dernier. Un nouveau Big-bang se produira. La chaîne alimentaire sera détruite. Les vignes reposeront sous terre. La faune périra instantanément avec la flore et tous les êtres.

Apocalypse ou apothéose ?

Ma mission est de trouver la réponse.

Ce 1<sup>er</sup> janvier de l'an 2025, je déambulais aux alentours de la Pointe du Roselier, près du mémorial. Mes yeux fixaient une carte gravée dans du granit, représentant des becs clés : Tournemine, Martin-Plage, Les Rosaires, Pordic, Binic, Saint-Quay-Portrieux... Toutes les issues étaient possibles. Ubiquité offerte.

Les cyprès et les pins encadrant la promenade s'effiloçaient. Le froid étranglait leurs troncs de haut en bas, de bas en haut, comme un yo-yo, faisant remonter et éclater toute la sève par les trous d'écureuil. Les buissonniers complétaient ce somptueux décor d'intérieur, digne d'un igloo.

Mes ailes commençaient à geler, impossible de les régénérer maintenant. Pourtant, malgré le ciel blanc cassé, il ne neigeait pas. Je ne voyais aucune mouette traverser les courants d'air aussi froids que de la glace, pire encore, des jets de couperets qui ouvraient la poitrine, le cœur et les pupilles. J'étais quand même une fiction, je ne ressentais presque rien.

C'est ça, avoir des atouts quand on est un esprit.

Je n'avais pas de pouvoirs magiques, comme les sorciers que l'on voit dans les contes pour enfants. Et puis, en termes enfantins, les gâter était rachitique, enfin, pas comme ça. Pas en leur montrant la réalité en arrêt sur image, sans chaleur.

Je levai les yeux vers l'horizon. Je tentai de me concentrer sur le juste détail qui pouvait m'échapper par hasard. Même s'il ne préexistait plus de hasard. Je vis alors quelqu'un, de dos,

accoudé à un promontoire. Il semblait bien protégé sous son écharpe, sa doudoune et son bonnet de laine, ses gants et ses bottes. Il avait une carrure d'ours. Cependant, il ne bougeait pas d'un poil. Il était absent. Coupé du reste du monde. Il avait les yeux rivés sur ce large qui lui paraissait sincère. Sans mal. Juste une brume épaisse dévorant l'océan, tant la chaleur et le froid se livraient un combat sans merci. Je m'approchai de lui en flottant à travers le four à boulets, ses contours graniteux et son mécanisme ancestral. Sans doute, paralysé par le gel, cet individu avait-il perdu l'usage de la parole. Une voix perdue, édentée. Une mélodie pour accompagner les mésanges. Qui rimerait bien avec la chorégraphie macabre des corbeaux, des vautours et des aigles dignes de Monument Valley.

Lorsque je me posai sur le sol, les hautes herbes craquelèrent sous mes pieds. J'eus peur de déranger son heure de contemplation. Mais il restait toujours abstrait. Arrivé à sa hauteur, je me lançai :

- Pour toi, ça représente quoi, cette vue ?
- Tout et rien, me répondit l'individu.
- Cette vue, ne serait-ce tout de même pas ta vie, plus tard ?

- Voilà une idée qui ne déplaît pas à mon âme. Avec la fin du monde qui approche...

- Mais enfin, ne serait-il pas temps pour toi d'aller de l'avant, pour ne pas mourir entièrement exempt ?

- À quoi bon ? Avec ces politiciens coincés du cul qui racontent des conneries, les anarchies qui se succèdent sans cesse, il n'y a plus de monde ! Plus de valeur ! Nous sommes des dépossédés !

Sa détresse m'affecta. Ce sentiment grandissant de seconde en seconde m'amena à suivre la trajectoire de son regard. Je baissai la tête, de façon synchrone avec lui, je vis les énormes

vagues s'abattre sur la crique. Des mangeuses d'humains, écumeuses de rage et de bouillonnement intérieur. Pour elles, le courant n'avait plus aucun intérêt. Peu importait la direction, elles emportaient tout. Tel un tsunami pour rejoindre l'Enfer. Les foyers y passeraient. Et justement, un cadavre se la coulait douce au pied de la falaise. Défraîchi, livide, bourré de plaies et de croûtes. Légèrement désarticulé vers sa droite, les yeux morts au ciel. Seulement voilà, il allait faire un nouveau voyage dans les abysses, tellement les vagues s'extasiaient. Nous restâmes à le regarder, les bras croisés, insensibles face à la bise.

– Depuis quand il est mort, ce pauvre homme ? demandai-je.

– La question ne devrait même pas se poser, répondit l'individu, toujours aussi morose.

– Et aucune enquête n'est en cours ?

– À l'heure actuelle, toute preuve d'existence sera faussée. Ange, si tu en es vraiment un, tu dois savoir que toutes ces choses ne valent plus rien. On ne cesse de le répéter. La fin du monde est imminente. Dans quatre ans, le soleil deviendra noir. Dans onze ans, nous serons réduits à la taille d'un atome d'azote.

– Appelle-moi Ariel. Ne te reste-t-il pas un peu d'amour pour moi ?

– Je ne crois plus en l'amour, je ne crois plus en rien.

– Et pourquoi te réduire au silence, alors ?

– Cette charogne qui pourrit à nos pieds, c'est celui de mon frère.

Je déviai à nouveau mes yeux vers le mort. Cette bouche, ce visage, ces cheveux sombres, ce teint de nourrisson. Il serait le reflet du miroir de l'exactitude, le jumeau, la symétrie faciale concordante. Le cercle circonscrit qui se refermait sur nous, formant un triangle équilatéral prêt à se briser au plaisir des vagues. Je n'étais pas pour autant un mathématicien. Ce que

Prospero avait auparavant demandé de moi était au-delà de toute espérance. Un miracle. Un sortilège. Une malédiction, une bénédiction, peut-être les deux... Et sa fille Miranda avait plongé dans un bain de doutes, au milieu de cette tempête dévastatrice, de ces tourments démoniaques. Il m'avait fallu apaiser les cœurs palpitants mais surtout enquiquiner la pensée obscure et pessimiste de Caliban, la masse informe à la fois aimée et détestée de mon souverain.

Aujourd'hui, je devais reproduire le même schéma. Faire un geste. Découvrir les secrets. Calmer les affres. Exorciser les démons. Avant que le cadavre ne disparaisse.

Vince.

C'était son nom.

Pas le cadavre, mais le mélancolique avec qui je me partageais entre son âme et la désolation autour.

Son frère avait disparu, cela faisait un an. Sans raison. Sans une lettre déposée sur la table du salon. D'un coup, ça a été l'angoisse. La panique la plus sobre. Lui et ses parents se sont jetés sur le téléphone et ont harcelé les services de police, de gendarmerie, de SAMU... Tout le monde leur a rappelé que la loi, c'était la loi. Qu'ils n'avaient pas que ça à foutre. Que l'on pouvait partir pour n'importe quelle raison une fois la majorité atteinte. Majorité de quoi ? Ce n'était tout de même pas pour une escapade amoureuse, ni une surprise de dernière minute envoyée par Colissimo !

Encore moins le djihad ! Pensez-vous ! Dieu sait que le djihad ne se contrôle plus ! C'est une pulsion qui vous prend au corps... et d'entrée de jeu la volonté d'aider par la violence prend le pas sur notre humanité. Par le sang des innocents. Par le froid qui tue le cœur et ses filons sanguins. Par le poison. Par la mort.

Même les amis, voisins et relations de travail n'avaient

rien remarqué de glauque chez ce frère tant désiré à la naissance. Il était bibliothécaire dans le quartier de la Croix-Saint-Lambert à Saint-Brieuc. Il s'occupait du secteur jeunesse. Mais alors, pourquoi mentir professionnellement, sans vergogne, en prouvant un accouchement sous X de la part de sa propre mère ? En prouvant être décalé du social ? Macho ?

Tous les forfaits téléphoniques y passaient pour dénouer la pelote de laine jusqu'au bout, faire défiler tous les mensonges et les répressions pour enfin arriver à la vérité.

Il faudrait y passer un hiver entier, entre les cristallisations des lumières et les gorges gelées.

Mais rien. Que du vide fait avec du rien.

Aujourd'hui, le compte ne change pas. Près de onze mille Français disparaissent chaque année. Volontairement. Peut-être même plus. Et c'est la réalité qui continue de dépasser la fiction, comme tout romancier ose l'entraver au fil de ses pages.

– Mon frère ? Un disparu volontaire ? Né et mort sous X ? Putain de merde... J'y crois pas ! D'où est venue cette connerie ? La justice est contre nous ! s'exclama Vince, dépité.

– Oui, c'était ton frère. Mais tu as besoin de guérir de tout ça. Tu trouveras ainsi un moyen de lui pardonner.

– Si je dois vraiment lui pardonner, je dois dépasser mes limites. Emmène-moi avec toi.

Une vague emporta le corps pour de bon. Sans billet de retour. Il disparut, évaporé par les épaisses et bouillonnantes écumes, comme cuit à la vapeur. Sublimation exquise, réfléchissante et dérangeante.

Il s'appelait Aaron. Il aimait le gothique. Dieu était son sauveur, et non son manipulateur, tel le cas fréquent qui déchirait la Terre en parts inégales. C'est ce que j'entendis de la

bouche de son petit frère chéri que je prenais sous mon aile.

– Je ne veux plus être de ce monde, Ariel.

Je comprenais sa détresse, qui grandissait sans discontinuer. Je le sentais même trembler sous ma légère carcasse de plumes teintées de rose pâle. Désormais à mes côtés, il ne pensait plus rien. Il devenait plus détendu, plus calme, plus serein.

Nous atterrîmes un peu plus loin, sur Martin-Plage. Le Rocher Martin, coiffé d'une croix blanche demeurant sentinelle.

Naguère, lors d'une tempête d'été, les autorités avaient relevé plus de quinze disparitions et une dizaine de noyades. En cause, les courants froids du Nord ne cessaient d'apporter un bouleversement majeur à l'écosystème. C'étaient les premières prémices de l'Apocalypse. Les vagues, au lointain, se soulevaient à une hauteur de plus de vingt mètres. Les parents de Vince n'y ont pas survécu. Déjà qu'Aaron manquait dans la famille, cette noyade a été de trop pour le jeune homme. Il a fait une tentative de suicide, mais une voisine, en visite surprise, l'en a empêché de justesse.

Maintenant, c'était un orphelin. Un orphelin volé à la vie. Un bâtard de l'imprévu.

Face à la croix qui brandissait toujours ses deux petits bras à l'horizontale, au vent qui cisaillait sa figure, il perdit pied. Il tenta de s'approcher davantage du corps rocailleux, mais trébucha sans cesse, appesanti par le froid. Ses cinq sens étaient en panne. On lui en avait subitement destitué l'usufruit venant de sa propre mère. La propriété maternelle mais aussi paternelle, quoique le fils devenu unique n'en aurait rien perçu, à part ce pseudo-amour qui crevait le cœur. Aaron disparu, c'était une partie de cet usufruit qui revenait à Vince.

Au milieu de l'hiver, il hésitait entre se baigner dans une

mare de sang, s'enfoncer au plus profond jusqu'au gel pour faire partie du musée sous-marin, et rester les pieds sur terre.

– Les pieds sur terre ? En cette saison ? s'exclama Vince devant ma folle requête.

– C'est la seule solution pour que tu puisses guérir, lui dis-je. Regarde dans quel état la mer se trouve. Et la croix risque de tomber sous la puissance des vagues. Je n'ai pas suffisamment de pouvoirs pour arrêter cela. Mon maître me l'avait enseigné il y a des années.

– Ton maître ?

– Prospero. J'étais son serviteur et esclave. Maintenant, ce n'est plus le cas. Mes pouvoirs sont morts. Je n'ai que de quoi me régénérer, c'est tout.

– Alors, t'es comme moi, t'es rien. Bienvenue au club.

– Viens avec moi.

Dos à l'édifice, je le pris par la main et nous avançâmes à pas feutrés vers le large. Cependant, plus nous allions crescendo, plus l'éther devenait noir. Nous avions le sentiment de nous entraîner nous-mêmes vers le néant. Le zéphyr devenait blizzard, nous rongeaient les gencives et la pulpe des doigts. L'eau qui jaillissait furieusement nous contrariait par tous les moyens d'accomplir l'énième miracle. La main que je gardais serrée sur celle de Vince renforçait nos liens. Pourtant, nous n'étions pas du tout frères de sang. Dieu étant notre Père à tous, il était improbable que tout le monde devienne frère avec autrui. L'hiver ne nous en donnerait en aucun cas l'opportunité. À quoi bon ériger des piliers qui ne cessent de tomber sous le chaos ? D'échouer ? À demander derechef des efforts, il était facile de subir la toxicité des choses, de la faune et de la flore. L'encre noire du ciel avait déjà la réponse. Vince allait renoncer et sombrer. Rejoindre Aaron dans les catacombes. Pourtant, le large était déjà face à nous.



– Marche droit devant toi.

Sans s'opposer à ma demande, Vince fit le premier pas sur une houle.

Du premier coup, comme par magie, la mer doucement se calma mais le firmament restait noir. Aucune couverture d'étoiles. Sans doute le début d'un spectacle haut en couleur. Le garçon effectua son deuxième pas, et la mer devint plate. Il n'en crut pas ses yeux.

Bonne nuit ? Pas maintenant.

Peu à peu, Vince reprit confiance. Son cœur et ses poumons se détendirent, battirent à petits feux pour une meilleure respiration. Il marcha sur l'eau comme sur un isthme. Au lieu d'aller vers la mort imminente, c'était vers sa destinée que lui tendait l'horizon. Chaque pas que Vince effectuait équivalait à une ondulation du miroir souterrain. Dans le même temps, plus les pas se succédaient, plus une lumière blanche naissait et brillait devant lui. Vince fut fasciné par ce miracle. Là où tous les possibles étaient pourtant pure bêtise. Comme si désormais, le maître du monde était désigné au dernier moment non pour détruire mais pour sauvegarder ne serait-ce qu'une étincelle d'existence. De sagacité.

Voilà ce qu'on pouvait labelliser meilleure façon de rester droit.

Je fus stupéfait par cet accès de volonté sans peur. Par cette lecture analytique de l'accomplissement. Maintenant, la lumière blanche prit l'allure d'une porte. La silhouette de Vince s'exposa à contre-jour. Des rayons ultra-violets dansèrent le tango dans le néant du firmament. L'hiver fondit peu à peu telle une photographie prise sur négatif, brûla pour laisser place à des dégradés de couleurs plus vives.

Y aurait-il un nouveau monde sur la bonne voie ? Un répit pour l'humanité en voie d'extinction ? Une justice qui se

rétablirait dans les années à suivre ? Un espoir de retrouver des frères et des sœurs, des mères et des pères gâchés par leurs histoires d'amour, de famille ou de remords ?

Ne pas répondre dans l'immédiat.

– C'est cela, mon frère, dis-je à celui qui s'éloignait des méandres et des désolations. Continue ta route. Ne regarde pas derrière, ne tourne pas les yeux. Marche. Ainsi, peut-être auras-tu le pouvoir de changer... N'ayant plus de biens sur moi, je me sens désormais obligé de veiller depuis l'empyrée. Veiller sur l'état du monde qui se détruit. Appelle-moi. Et je volerai à ton secours.

Ce n'était pas Orphée que j'avais à l'horizon, celui qui avait fait le mauvais choix de perdre la belle Eurydice par faiblesse, par simple distraction, par naïveté absolue, de la laisser se faire avaler par les vagues scélérates des Enfers, d'une simple bifurcation de vue. Ce n'était pas Holopherne, ce prince assyrien assoiffé de gloire, décapité par la jeune et jolie Judith, cette simple d'esprit, une fille agissant ex nihilo. Ce n'était pas ce genre d'homme, devant cette nouvelle étoile qui l'obligeait à fuir. Moi, Ariel, je pouvais le ressentir malgré mes incapacités fulgurantes.

Lire fait du bien. Écrire fait du bien, même au-delà des mots. Marcher fait du bien. Mais refaire l'Histoire, refaire le passé, ne serait-ce pas ce qui ferait le plus de bien ?

Les valeurs de l'humanité que nous avons sans cesse à inculquer aux yeux des politiques pragmatiques qui ne cessent de tricher, les hommes que les bêtes de foire sans licol ne font que tuer jusqu'au sang, et les horloges qui se détraquent à tous les hivers quand la tempête s'abat sur la cime des arbres, que les salaires bloquent aux heures supplémentaires, c'est à mon tour de prouver que la fin du monde ne sera pas une fin ordinaire où la panique et l'anarchie règnent d'avance. C'est à mon tour de présélectionner les âmes qui méritent d'être entendues.

Déchirées, dénudées et défavorisées. En position de soumission totale.

Maître Prospero, pardonnez-moi de passer outre vos enseignements. Mais c'est à moi que revient la tâche de garder la tête hors de l'eau. De ne rien laisser choir. De ne pas mourir pour être sauvé.

Vince, nous avons douze hivers à affronter. Rudes et imprévisibles, gris et irrespirables. Et nous espérons qu'à notre retour, tu auras accès à une nouvelle galaxie.

Une galaxie dans laquelle, toi et moi, ne serons sans doute pas seul.

Au détriment d'Apophis.